Ami du Clergé du 30 novembre 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Petit Avent sur les noms prophétiques du Christ. — III. Et voici quel sera son nom : Le Dieu fort, 721. — IV. Et voici quel sera son nom : Père du siècle futur, 724. — V. Et voici quel sera son nom : Prince de la paix, 726.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXVIII. Les processions en l'honneur des Saints, 728.
Pour la fête de S. Thomas. — Son incrédulité et sa foi, 730.
Pour la veille de Noël. — Accueillons Jésus dans nos âmes, 732.
Plans d'instructions pour le mois de la Sainte Enfance. — X. L'arrivée des Mages à Jérusalem, 734. — XI. L'attitude d'Hérode, 734. — XII. Les Mages continuent leur voyage, 734. — XIII. Les Mages à la Crèche, 735. — XIV. Le retour des Mages dans leur pays, 735. — XV. La Purification de Marie, 735. — XVI. La Présentation de Jésus au Temple, 736. — XVII. Le vieillard Siméon, 736. — XVIII. Siméon reçoit Jésus dans ses bras, 736.

PETIT AVENT SUR LES NOMS PROPHÉTIQUES DU CHRIST

III

ET VOICI QUEL SERA SON NOM : LE DIEU FORT

Mes frères,

Nous avons étudié déjà, dans la vie de N.-S. Jésus-Christ, deux des traits principaux qui s'imposent à notre admiration, ou encore, deux des titres principaux que la reconnaissance des fidèles n'a pas cessé de lui adresser après le prophète Isaïe.

Nous nous sommes arrêtés d'abord à son indicible beauté, puis nous avons essayé de dire son ineffable sagesse, j'entends par là les clartés qu'il a semées sur nos chemins, le zèle avec lequel il a su proportionner sa lumière à nos nécessités ou à nos besoins, la tendresse, enfin, qui ne lui a pas permis de se lasser en répétant perpétuellement les mêmes conseils, puisque, perpétuellement, ils pouvaient nous être utiles et nous sauver.

Mais Isaïe, faisant à l'avance le portrait du Sauveur, ajoutait à ces premiers traits de beauté et de sagesse un caractère encore plus extraordinaire peut-être, un caractère qui, en tous cas, devait frapper immédiatement notre attention et provoquer en nous comme un trouble mystérieux. « Celui qu'on appellera l'Admirable et le Conseiller, disait-il, on lui donnera encore un autre titre, on l'appellera *le Dieu fort.* »

Le Dieu fort ! Ne trouvez-vous pas, m. f., qu'il y a dans ce pléonasme une singulière énergie ? Ne trouvez-vous pas qu'il eût été suffisant de dire, pour la gloire de Jésus : « On l'appellera Dieu, » sans ajouter une épithète à ce nom trois fois saint, l'épithète la plus redoutable certainement, la plus imposante qui soit permise : « On l'appellera le Dieu *fort* » ?

Eh bien ! puisque le prophète insistait avec cette extraordinaire énergie sur la force que devait, dans sa vie, manifester notre divin Maître, vous ne vous étonnerez pas si je m'y arrête ce soir et si j'essaie brièvement de la méditer au milieu de vous, en vous montrant la vaillance de sa doctrine et la vaillance de sa vie et de sa mort.

I. — *La vaillance de sa doctrine*

La force du Christ a apparu d'abord, m. f., et continue à se manifester à nous par ce que j'appellerai la vaillance de sa doctrine. Il y a dans cette première idée que j'énonce au milieu de vous, de quoi susciter peut-être un peu d'étonnement : — Dans la vaillance de sa doctrine, direz-vous, mais depuis quand une doctrine peut-elle être vaillante ? Depuis quand cette épithète de courage s'ajoute-t-elle à autre chose qu'à une personnalité humaine et se peut-elle donner à un système et à une doctrine ?

— Depuis quand ? Mais depuis toujours ! Car c'est, je pense, depuis toujours — retenez bien cette affirmation — qu'il y a deux espèces de doctrines, de paroles et d'enseignements : il y a les paroles, les doctrines, les enseignements lâches, et il y a les paroles, les doctrines, les enseignements vaillants. Qu'est-ce que j'appelle les paroles et les doctrines lâches ? J'appelle ainsi celles dont les auteurs, avant de se prononcer, au lieu d'avoir un regard sur eux-mêmes, ont une oreille plutôt et un regard sur l'opinion ; celles qui, avant de se former et de se légitimer à elles-mêmes, ont besoin par avance des applaudissements et des bravos ; celles qui, même, se transforment, se dessinent et prennent leur caractère et leurs formules définitives en prévision de ces applaudissements et de ces bravos, et afin de mieux les mériter. Voilà ce que j'appelle paroles et doctrines lâches : celles qui se préoccupent de l'opinion avant de se préoccuper de l'utilité et de la vérité.

J'appelle au contraire paroles et doctrines vaillantes celles qui, pour se proférer, ne consultent que la conviction intérieure et le devoir de la vérité ; celles qui ne sont pas avides de réussite et d'applaudissements, mais qui, avant toutes choses, sont avides du bien réel et du progrès.

Parmi ces deux espèces de paroles et de doctrines, vous ne vous étonnerez plus, maintenant, si j'attribue à Notre-Seigneur la gloire d'avoir possédé une doctrine vaillante.

Réfléchissez-y, en effet, et lisez l'Evangile, en le rétablissant autant que possible dans son milieu. Quand on y regarde de près, on est surpris de voir combien Notre-Seigneur, pour promulguer son Evangile et donner au monde sa prédication, a, de parti pris, éloigné de lui tout ce que nous appellerions, dans notre langue, les éléments de succès. Jésus, pour imposer son Evangile, a usé de cette méthode extraordinaire qu'il a dédaigné tous les moyens de réussir et que, s'il s'en est sur

sa route rencontré quelques-uns, son grand souci a été de les détruire et de les éloigner.

Jésus ne s'est pas appuyé, pour prêcher sa doctrine, sur l'autorité de l'Etat. On pouvait, à cette époque déjà, prêcher une doctrine d'Etat : le Christ n'en a pas voulu. Sans doute, il a eu soin de recommander l'obéissance aux pouvoirs légitimes ; mais sa recommandation n'a jamais été jusqu'à la flatterie, bien loin de s'abaisser jusqu'aux flagorneries déshonorantes.

Le pouvoir religieux, Notre-Seigneur, loin de s'appuyer sur lui, savait bien, au contraire, qu'il le rencontrerait comme son principal ennemi. Et peut-être eût-il pu le conquérir en en ménageant les susceptibilités orgueilleuses, en n'en dévoilant pas l'hypocrisie, la cupidité et les vices. Au contraire, pour soulager les consciences et pour rendre gloire à son Père, il n'a pas craint de faire tomber sur le pharisaïsme des scribes de la Loi la critique, le blâme et la condamnation.

Les passions du peuple, le Christ aurait pu s'en servir pendant les premiers mois de son ministère : c'était le mouvement instinctif et spontané des foules que de se porter vers lui ; mais il eût fallu, pour se laisser soulever par ce flot, entretenir chez les foules une erreur et une illusion. Le Christ a mieux aimé décourager les enthousiasmes et fatiguer les tendresses, plutôt que de ne pas dire toute la vérité. Des éléments matériels de succès pour sa doctrine, autorité officielle, sacerdoce ou enthousiasme populaire, le Christ n'en a pas voulu.

Au moins, m. f., quand une doctrine est assez vaillante pour repousser ces éléments extérieurs de succès, au moins lui reste-t-il permis de profiter de toute sa science intérieure, de se manifester avec toutes ses clartés, toutes ses lumières et tous ses attraits ; c'est ce que font les timides, les modestes, les sages. Ils croient s'être respectés suffisamment quand ils n'ont pas eu recours aux réclames humiliantes ; ils pensent garder, à leur aise, le droit de faire leur œuvre si rayonnante et si belle que, malgré tout, elle parcourra son chemin.

Jésus-Christ, pour prêcher sa vaillante doctrine, n'a même pas voulu aller jusque-là. Sa doctrine, il l'a voulue si vaillante que, de propos délibéré, il a laissé planer sur elle à certains endroits, au lieu de la revêtir de splendeur et de clarté, l'ombre, l'imprécision et le vague, ennemis de l'enthousiasme et des adhésions profondes. Il l'a fait assez resplendir pour que nous soyons raisonnables en l'acceptant et presque insensés en refusant de l'admettre ; il l'a gardée assez obscure pour que nous restions libres de la repousser.

S'il l'avait voulu, je ne dis pas qu'il eût pu nous rendre accessibles les mystères de Dieu, je dis même tout le contraire, puisque ce serait un blasphème que de pousser l'intelligence de l'homme jusqu'à la compréhension de l'avenir ; mais si le Christ l'avait voulu, pourtant, il eût trouvé des paroles encore plus profondes, plus lumineuses, plus convaincantes, plus touchantes et plus belles que celles qu'il a dites. Si divin que soit l'Evangile, vous m'accorderez bien qu'il ne traduit pas entièrement la pensée de Dieu ; si sublime que soit ce livre, vous m'accorderez bien, j'imagine, qu'il ne nous raconte pas tous les secrets du Père qui est dans les cieux ; si attrayantes que soient ces pages, vous m'accorderez bien que le Christ eût pu les rendre plus lumineuses encore, lumineuses comme des ailes d'anges et radieuses comme l'innaccessible gloire de Dieu. Le Christ ne l'a pas voulu, mais il a fait des miracles pour faire accepter cette doctrine vaillante, malgré ses volontaires obscurités.

Oui, il a fait des miracles, mais ces miracles mêmes, avez-vous remarqué comme il avait soin de les cacher ? Ces miracles mêmes, ne vous êtes-vous pas rendu compte que le Christ aurait pu, s'il eût voulu, les faire plus impératifs, devant des foules plus nombreuses encore, devant des assemblées absolument officielles ? Ne vous êtes-vous pas rendu compte et n'avez-vous pas été un peu scandalisés par ce cri blasphématoire des bourreaux du Calvaire : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix ! » Jésus n'a pas voulu descendre de la croix, faire le dernier miracle dont on lui promettait qu'il convertirait toutes les âmes. Vaillant jusqu'au bout dans l'expression de sa doctrine, après avoir éloigné les éléments extérieurs de succès, il a voulu limiter aux besoins raisonnables de notre esprit ses éléments, même intérieurs, afin qu'elle demeurât une doctrine de force.

Isaïe avait raison de le dire : « On l'appellera le Dieu fort. » Il a prêché une doctrine vaillante et il a donné au monde une parole généreuse, si généreuse qu'il la lui confiait et qu'il était obligé de s'en remettre à sa foi pour qu'elle fût acceptée.

II. — *La vaillance de sa vie et de sa mort*

Mais ce n'est pas seulement, m. f., dans la vaillance de sa doctrine qu'éclate la force du Sauveur Jésus. Elle est plus magnifique encore et plus rayonnante dans la sérénité et dans la vaillance même de sa vie et de sa mort.

Permettez-moi ici de vous poser une interrogation.

Connaissez-vous bien la vie de N.-S. Jésus-Christ ? La possédez-vous suffisamment pour qu'en l'entendant nommer elle se déroule, pour ainsi dire automatiquement, devant votre souvenir, sans qu'aucune pièce importante vous en échappe ? Je voudrais le croire, en être persuadé, ou au moins le supposer. Si vous en avez le loisir, tâchez donc de recueillir, au fond de votre cœur, ce souvenir de la vie du divin Maître et de la reconstituer pour votre édification personnelle.

Eh bien ! cette vie du Christ s'achève par une période que le catéchisme a dénommée la vie publique de Notre-Seigneur, cette vie publique qui a duré deux ans et demi ou trois ans. Savez-vous bien à quoi elle s'est passée ? Nous nous la représentons d'ordinaire comme une période de très

grande activité, où il y a eu évidemment des hauts et des bas, des jours de gloire, de triomphe, d'acclamation populaire, des autres jours de tristesse et presque d'obscurité. D'une façon générale, nous la concevons comme une période relativement tranquille et qui a été interrompue tout à coup par la catastrophe de la dernière semaine, l'arrestation au Jardin des Oliviers et la mort sur la croix.

C'est là justement, m. f., une erreur ! Le Christ, pendant les deux ans et demi ou trois ans de son ministère public, n'a pas du tout vécu tranquille ; le cataclysme des derniers jours n'a pas été, le moins du monde, un cataclysme imprévu et qui n'aurait pas eu, pour m'exprimer ainsi, de prélude et de commencement. Plusieurs fois au contraire, dans l'Evangile, nous assistons à de véritables attentats contre Notre-Seigneur, à des projets de complots, à des commencements d'exécution, d'homicide et d'assassinat. C'était, pour rappeler une parole assez noble et assez forte, c'était le casuel ordinaire des prophètes du peuple juif, que de vivre au milieu des attentats. Ce fut le casuel royalement servi au prophète de Nazareth, Jésus-Christ.

Pendant ces trois ans de persécution et de dangers perpétuels, quelle est l'attitude du Maître ? C'est celle que l'on pouvait attendre du Dieu fort, c'est l'attitude de la sérénité courageuse. Ce n'est pas, le moins du monde, l'attitude de la témérité, car, ne nous y trompons pas, la témérité n'est pas le courage : c'est le contraire du courage, souvent. Se jeter tête baissée dans le péril, savez-vous ce que cela prouve ? Cela peut prouver, sans doute, occasionnellement, qu'on le méprise tout à fait ; cela prouve, d'une façon bien plus fréquente, qu'on a perdu la tête, qu'on est affolé par le péril même et que, sentant son impuissance à l'éviter, on aime mieux s'y jeter les yeux clos, en attendant que la fin arrive.

Repassez notre histoire militaire ; évoquez le souvenir de nos plus vaillants soldats de la Grande Guerre. Loin d'être des téméraires, on leur a presque toujours reproché d'être trop prudents. Les plus braves sont les plus sages. L'heure de la décision venue, ce sont les seuls aussi qui n'hésitent plus et qui vont toujours en avant.

Jésus, dans sa vie publique d'attentats et de périls, nous a donné l'exemple de la vaillance véritable, c'est-à-dire la vaillance prudente et calme. Tant que son heure n'est pas venue, tant qu'il n'a pas délibérément choisi le danger auquel il lui faut faire tête, le Christ s'échappe et fuit. La foule se rassemble pour le précipiter du haut d'une montagne à la faveur d'un mouvement populaire ; Jésus s'éloigne, n'essayant pas d'en affronter la poussée victorieuse et insensée. On lui apprend que les grands-prêtres ont tramé, dans le Temple, un complot ; Jésus quitte Jérusalem et s'éloigne.

Et de même que la force et la sérénité de son cœur ne l'ont pas empêché d'être prudent, de même cette force et cette sérénité ne l'ont pas rendu impassible. Bravoure, vaillance, n'est pas synonyme d'impassibilité ; si c'était synonyme, ce serait dommage ! En effet, les heures les plus grandes dans une vie d'homme ne seraient plus des heures humaines ; alors, quand nous lirions l'histoire de nos héros, à la minute où ils sont le plus sublimes, ils commenceraient à nous échapper ; nous ne pourrions plus les reconnaître comme nos frères, si leur courage, aux minutes héroïques, s'élevait tellement au-dessus de nos faiblesses qu'il n'en perçoive plus un dernier écho.

Heureusement, ici encore, rappelez vos souvenirs, vous savez bien qu'il n'en est pas ainsi. Nos plus grands hommes, nos héros les plus magnanimes, ne les avez-vous pas vus, au moment de s'élancer à l'assaut et de foncer sur l'ennemi, pâlir et pleurer ? A ces heures-là, les plus braves se souvenaient qu'ils étaient des hommes et qu'on ne peut pas affronter la mort sans qu'il y ait, malgré tout, dans notre chair et dans notre sang, comme un recul instinctif, que nous devons montrer à la nature et à la vie.

Ainsi, malgré sa vaillance, a donc voulu faire Notre-Seigneur. Ouvrez l'Evangile : vous le verrez, non pas une fois, mais plusieurs fois, pâlir et pleurer. Et le dernier soir, à l'heure où la catastrophe était devenue inévitable, suivez-le au Jardin des Oliviers. Vous le verrez tomber sur ses genoux et défaillir en agonie.

Il en est, m. f., qui devant ce spectacle du Christ défaillant à la vision prochaine de ses douleurs, se scandalisent, se troublent et sont tentés de moins admirer. Et moi, au contraire, je trouve, en face de cette agonie du Sauveur, que jamais il n'a été plus grand ; je comprends, dans tous les cas, que le cri héroïque : « Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse ! » je comprends que ce cri héroïque ne prend sa sublimité qu'après avoir été précédé par cet autre cri de détresse : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Puisque j'ai entendu le premier, je puis descendre jusqu'aux abîmes de résignation et de foi que suppose le second ; je puis me rendre compte du tremblement convulsif qu'il jetait dans le corps et les veines du Christ ; je puis mesurer la profondeur de force que lui donnait sa soumission à la volonté du Père.

Ainsi le Christ, dans sa vie, nous a-t-il donné l'exemple de la force, de la vaillance prudente et humaine, humaine dans ses faiblesses et ses premières révoltes, afin de l'être encore dans ses dernières sublimités. Après la mort, le Christ a continué cette leçon. Ceci lui est particulier. Nos plus braves, nos plus grands hommes, nos meilleurs, après la mort, quoi qu'on en dise, ne donnent plus de leçons. Une fois qu'on a, sur leur pierre tombale, écrit les hauts faits dont ils ont illustré leur vie, c'est fini, c'est du passé. Ils furent vaillants et forts. Dans le cercueil, ils sont comme nous, faibles et fragiles à faire pitié.

Jésus, le Dieu fort, a voulu être fort jusque dans la mort ; fort dans sa personne par le miracle de

sa résurrection, fort dans son œuvre, par le miracle de son Eglise perpétuée à travers les siècles. Je ne veux vous donner qu'une preuve de cette force héroïque du Christ se survivant à lui-même et survivant dans son œuvre : c'est la haine dont on les poursuit.

Le Christ est fort après sa mort comme durant sa vie. Le Christ est fort, savez-vous pourquoi ? Ou plutôt, voulez-vous que je vous le prouve ? Le Christ est fort parce qu'on le déteste, parce qu'on le condamne, parce qu'on le poursuit, parce que vingt siècles ne l'ont pas tué, puisqu'il est, paraît-il, encore une menace aujourd'hui et qu'on a besoin de se défendre contre ses empiètements et ses sollicitations. Le Christ est fort, puisque, après vingt siècles, comme au jour où on le pendait au Golgotha, on cherche à tourner tout contre lui et à susciter contre lui les calomnies et les blasphèmes. Le Christ est fort, puisqu'il faut, malgré tout, compter avec lui et avouer qu'on ne l'a pas encore vaincu et enseveli dans l'oubli.

* *

M. f., le Christ fort, c'est celui dont je vous ai prêché ici l'ineffable sagesse et l'indicible beauté. Une fois de plus, je vous convie à vous rallier à son service et à lui dire du fond de l'âme, en baisant sa croix sacrée : « Maître, vous êtes le plus beau des enfants des hommes, vous êtes le plus sage, et vous avez prononcé la parole qu'aucun homme n'a répétée après vous ; vous êtes aussi, dans votre douceur infinie, l'incalculable force que les siècles n'ont pas diminuée. Je vous demande de me conquérir, à mon tour, de me garder dans votre tendresse et de me bénir à votre service, en attendant que vous me récompensiez dans votre gloire et votre éternelle paix. » Ainsi soit-il.

IV

ET VOICI QUEL SERA SON NOM : PÈRE DU SIÈCLE FUTUR

Mes frères,

L'indicible beauté de N.-S. Jésus-Christ, son ineffable sagesse, la force toute divine qu'il a manifestée par la vaillance de sa doctrine et qui éclate, aujourd'hui encore, par la victoire de son œuvre, tels sont les sujets dont nous nous sommes entretenus jusqu'ici. Mais nous n'avons point épuisé encore les titres que le prophète Isaïe donnait, par avance, avec la reconnaissance des fidèles, à Jésus. « On l'appellera, disait-il, non pas seulement l'Admirable, non pas seulement le Conseiller et le Dieu fort, on l'appellera encore le Père du siècle futur et le Prince de la paix. » Aujourd'hui, c'est à l'avant-dernier de ces deux titres que je voudrais m'arrêter un instant.

On appellera Jésus, disait Isaïe, « le Père du siècle futur. » Y a-t-il donc un siècle futur ? Et s'il est un siècle futur, pourquoi Notre-Seigneur mérite-t-il, à son endroit, cette qualification étrange, symbolique peut-être, mais en tous cas pleine de signification, cette qualification de Père, dont il nous faudra expliquer la valeur et la portée ? Telles sont les deux questions que je voudrais brièvement résumer.

I. — *Y a-t-il un siècle futur ?*

Et peut-être faudrait-il d'abord, m. f., vous faire remarquer tout le sens que comporte ma première question : Est-ce qu'il y a un siècle futur ? Remarquez que je ne dis pas : Est-ce qu'il y a une vie future ? Je dis avec le prophète, et d'ailleurs avec le *Credo :* Y a-t-il un siècle futur ? Une différence existe-t-elle donc entre ces deux mots : la vie future et le siècle futur ?

Je pense qu'il ne faut pas réfléchir beaucoup pour que cette différence éclate immédiatement à nos yeux. La vie future, c'est encore un terme, si je l'osais dire, vague et comme abstrait. La vie future, c'est une sorte de définition philosophique, mais dont le sens exact peut flotter, indécis, devant notre pensée. Le siècle futur, au contraire, présente une image beaucoup plus déterminée et plus précise.

Dans notre langue, qu'appelons-nous le siècle ? Nous nommons ainsi le mouvement que font toutes les vies contemporaines, l'immense tourbillon des passions diverses, des tristesses, des joies qui se déroulent perpétuellement autour de nous. Par ce mot, je veux bien que nous entendions la vie, mais nous l'entendons, précisément, dans ce qu'elle a d'agité, de mouvementé. Le siècle, ce n'est pas la vie individuelle, c'est le mélange confus de tous nos désirs contradictoires et, pour tout dire, c'est le bruit, la mêlée au milieu de laquelle nous vivons, sans cesse animés par nos appétits, nos passions, nos fièvres.

Quand donc, m. f., je vous demande s'il y a un siècle futur, l'expression même dont je me sers indique toute la portée de mon interrogation. Je veux dire : Y a-t-il une autre terre où nous vivrons absolument comme nous vivons en celle-ci, où nous nous retrouverons améliorés, transformés peut-être, glorifiés peut-être, mais identiques pourtant et complètement semblables à nous-mêmes ? Y a-t-il une autre terre où nous nous retrouverons avec la fièvre de nos pensées, avec l'apaisement ou le trouble de nos tendresses, avec toutes les affections de notre cœur et toutes les énergies de notre volonté, avec toutes les soifs ou tous les rassasiements de notre nature humaine ? Voilà la question que je pose et voici la réponse que je lui donne.

Oui, il y a un siècle futur, c'est-à-dire une terre nouvelle où nous vivrons, identiques à nous-mêmes, portant les mêmes désirs d'esprit, de cœur et de volonté.

Il y a un siècle futur, c'est d'abord la réponse et c'est l'affirmation de la foi. De la foi, je ne dis pas de la raison, non point que la raison soit incapable d'établir, par elle-même, l'existence d'une autre vie, mais, au contraire, parce que la raison, suffisant à établir l'existence de cette autre vie, ne l'établit point dans les conditions que je viens de définir, la laisse trop vague, inconnue, anonyme, sans attraits, par conséquent, sur notre

cœur, sans assez de gloire pour faire vibrer nos aspirations. La vie future, les philosophes mêmes l'ont enseignée, mais ils n'ont point enseigné le siècle futur. Leurs perspectives d'avenir sont toujours restées beaucoup trop ternes, et jamais leur méditation n'a été plus loin que cette conclusion, encore timide par rapport à la foi : « Après la mort, l'âme humaine, spirituelle et indissoluble, vivra éternellement. » Ils se sont arrêtés là.

La foi est allée beaucoup plus loin. Non seulement elle nous enseigne cette survivance immortelle de l'âme, mais elle nous fait attendre, après une période plus ou moins longue, la résurrection même de la chair et du corps ; elle nous enseigne la reprise totale de notre vie individuelle, telle qu'elle se déroule aujourd'hui. Et quand, de la sorte, elle a introduit l'homme tout entier dans le siècle futur, elle trace, par avance, l'histoire glorieuse de son avenir. Elle nous dit quelles seront nos lumières et nos clartés, nos affections et nos jouissances, nos amours et nos tendresses. Elle décrit, sinon par le menu, au moins dans ses lignes principales, cette vie éternelle au siècle de Dieu, où nous connaîtrons, où nous aimerons, où, de nos sens glorifiés jusqu'à notre intelligence pénétrée de Dieu, tout sera devenu en nous gloire, repos, lumière et vie.

L'existence du siècle futur, c'est la foi qui nous l'affirme, et c'est encore l'espérance qui nous y fait aspirer. On pourrait se borner là comme preuves. Qu'il y ait un siècle futur, oui certainement ! Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il faut qu'il y en ait un. Pourquoi encore ? Parce que le siècle présent est mauvais, parce que les jours actuels sont tristes, parce que la terre est odieuse, parce que la vie présente est lamentable et que, si une seule chose peut lui donner un peu de valeur et nous aider à en porter l'écrasant fardeau, c'est l'espoir. Cette vie présente doit aboutir à autre chose qu'elle-même, préparer pour nous une vie meilleure et, du siècle mauvais, nous faire passer au siècle éternel et béni.

Ici je n'insisterai pas sur la démonstration ; elle repose sur deux pivots qui sont inébranlables l'un et l'autre, ou, si vous aimez mieux, sur deux certitudes : la première, c'est que nous souffrons, et la seconde, c'est que Dieu ne peut pas nous avoir créés pour souffrir toujours.

Quand on dit que la vie à venir n'est prouvée que par le sentiment, on se trompe ou, tout au moins, on n'émet qu'une vérité partielle. Si nous étions seuls, nos aspirations vers une vie meilleure, à cause des tristesses et des douleurs du présent, pourraient n'être que l'hallucination d'un malade ; mais, puisque Dieu existe, il ne se peut pas que ce soit une hallucination sans objet ; puisque Dieu est bon, il ne se peut pas que la souffrance soit voulue pour elle-même ; puisque Dieu est père, il faut nécessairement que les jours mauvais se changent en jours de joie et que sa créature, qu'il a aimée comme sa fille, il la reçoive un jour dans sa paternelle miséricorde.

Il y a donc, m. f., au nom de la foi et de l'espérance, un siècle futur, une vie meilleure où, identiques à nous-mêmes, mais transformés, nous vivrons dans l'épanouissement de toutes nos puissances et de toutes nos facultés, dans la glorification même de notre chair maintenant humiliée, mais alors belle, transparente et glorieuse, et réunie à notre âme comme une joie, un baiser et un parfum de plus.

II. — *Le Christ est le Père du siècle futur*

Il y a un siècle futur ! Mais pourquoi le Christ en est-il, d'après le prophète Isaïe, présenté comme le Père ? C'est ma seconde question.

C'est d'abord parce que le Christ Jésus, le premier, a annoncé le siècle futur, parce que son Evangile tient, à peu près tout entier, en cette bonne nouvelle. Quand le divin Maître a commencé sa prédication, vous savez quelles paroles sont tombées de ses lèvres les premières. Il a repris les exhortations de S. Jean-Baptiste et on l'a entendu répéter : « Faites pénitence. parce que le royaume des cieux approche ; faites pénitence, parce que la royauté de Dieu va venir ! » Royaume des cieux, royauté de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie non pas uniquement, mais essentiellement l'avènement du royaume éternel de Dieu, du siècle futur glorieux.

La première vision que le Sauveur a fait passer devant les yeux de l'humanité, ce fut la vision du paradis ; l'espoir auquel il a rallié les âmes de bonne volonté, ce fut l'espoir du bonheur au sein de Dieu. Sans doute, les Juifs ont pu se tromper en l'entendant parler de royaume ; sans doute encore, nous pouvons être frappés davantage par d'autres paroles qu'il a dites ; il n'en est pas moins vrai qu'à la condition de réfléchir un instant, l'œuvre totale de Jésus a consisté en ceci : Ouvrir le ciel et le promettre à l'humanité qui en était pour toujours exclue. Il a annoncé le royaume du ciel, et non seulement il l'a annoncé, mais il l'a encore mérité.

Vous savez, sans que j'y insiste, comment le paradis nous était fermé. Nous n'y avions plus aucun droit et, à ne consulter que nos propres forces, nous étions devenus incapables, radicalement incapables de nous y élever. Le Christ est venu et, la veille de sa mort, pour bien indiquer à quelles intentions il allait souffrir et mourir, on le vit au dernier repas qu'il partagea avec ses disciples, prendre du pain et du vin, prononcer sur eux des paroles mystérieuses et, avant de les faire circuler, dire ces simples mais solennelles et efficaces paroles : « Prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang que je vais répandre pour beaucoup, pour la multitude, pour tous les hommes, en rémission de leurs péchés. »

Père du siècle futur, le Christ méritait d'être nommé ainsi, puisque c'est par sa mort que nous y avons été engendrés, puisque ce sont les mérites infinis de son sang qui nous y préparent, qui nous y disposent, qui nous purifient suffisamment pour que nous puissions, à la dernière heure, y être accueillis et glorifiés.

Enfin, le Christ méritait d'être nommé Père du siècle futur, non pas seulement parce qu'il avait annoncé ce siècle à venir, non seulement parce qu'il l'avait mérité par sa mort, mais encore parce que c'est lui qui l'inaugure et le décide, qui l'a inauguré par sa résurrection glorieuse et qui le décidera par son dernier jugement.

Car j'ai eu tort, m. f., en parlant du siècle futur, de ne parler que de tendresse, de joie, d'apaisement et de repos. Il est un autre siècle futur, aussi certain que celui-là, mais terrible. Siècle futur de réprobation, de peines, de gémissements, de souffrances et de larmes ; siècle futur auprès duquel les plus grandes tristesses de ce monde pâliront, apparaîtront comme des souffrances à peine perceptibles, et que remplira un bruit de blasphèmes et de grincements de dents.

Le siècle futur de châtiment ou d'ivresse joyeuse, qui donc en fera le départ pour l'humanité ? Qui donc, au dernier jour, enverra à la joie ou à l'ignominie ? Qui, sinon Celui qui a pu nous engendrer à la joie par ses mérites et par sa mort, et qui pourra conséquemment nous reléguer dans la condamnation, dans la tristesse et dans les larmes, parce que nous l'aurons méprisé ?

* *

O Jésus, Père du siècle futur que vous avez annoncé dans l'Evangile comme une bonne nouvelle, que vous avez fait briller devant les yeux de l'humanité comme un espoir et une glorification, faites donc, je vous en prie, que pour nous tous qui sommes ici, l'éternité que je viens d'exprimer ne se présente même pas ; faites que, pour nous tous qui vous aurons connu, aimé et servi non pas avec tremblement, mais avec reconnaissance, ce titre du prophète : « Père du siècle futur, » signifie Maître, docteur et juge, dans la gloire et dans la joie. Ainsi soit-il.

V

ET VOICI QUEL SERA SON NOM : PRINCE DE LA PAIX

Mes frères,

Après avoir médité sur l'indicible beauté du Christ Jésus, sur sa sagesse ineffable, sur sa force victorieuse et toute divine, sur ses promesses éternelles enfin, puisqu'on l'appelle le Père du siècle futur, arrivons à la méditation que son dernier nom nous impose.

« On l'appellera encore, disait Isaïe, le Prince de la paix. »

Le Prince de la paix ! J'imagine qu'en y réfléchissant un instant seulement, ce mot berce nos oreilles harmonieusement et étrangement à la fois. La paix, n'est-ce pas, en réalité, ce qui nous est le plus étranger ? La paix, n'est-ce pas cependant aussi ce qui constitue notre dernier désir et comme notre prière suprême, même quand nous avons appris de la vie à ne plus croire au bonheur ou à la joie ? Désenchantés de tout, désillusionnés de tout, ayant creusé le néant de tout, n'est-il pas vrai qu'il nous reste encore une suprême aspiration et que nous trouvons encore assez de force et même d'espoir pour dire : « Au moins, si j'avais la paix » ?

La paix ! Je voudrais vous dire, ce soir, à quelles conditions elle peut se réaliser dans une âme humaine et quelle en est, à vrai dire, la seule source cachée.

I. — *Le premier élément de la paix, c'est la possession d'un bien désiré*

La première condition de la paix, c'est le repos de l'âme dans la joie qui la comble et qui l'unifie. Ainsi, puisque la paix c'est le repos de l'âme dans la joie, le premier élément de la paix sera le premier élément de la joie ; et le premier élément de la joie, quel donc est-il ?

J'imagine que vous avez eu assez de bonheur dans votre vie pour en faire, ne fût-ce qu'une fois, l'expérience et pour me comprendre si je vous dis que le premier élément de la joie, c'est la possession de son rêve, c'est cette fortune qui nous permet d'étreindre ce qui est demeuré longtemps l'objet seulement de nos aspirations et de nos désirs, c'est la réalisation d'un long espoir, peut-être après de fatigantes et quotidiennes recherches.

Ai-je besoin d'ajouter, m. f., que nous consumons notre vie à le rechercher ? N'êtes-vous pas d'accord avec moi pour reconnaître qu'au premier regard que nous avons laissé tomber sur nous-mêmes, nous avons découvert que nous sommes pauvres, misérables, dénués à faire pitié ? Oh ! oui, nous sommes pauvres, incapables de nous donner à nous-mêmes la fête d'une joie, même médiocre. Si pauvres, que nous sommes lassés de notre détresse même et que ce n'est pas en nous, mais bien en dehors de nous, que nous essayons de la quérir.

Qu'avez-vous fait aujourd'hui, sinon fuir votre pauvreté et essayé de quêter, en dehors, un peu de bonheur et un peu de joie ? Peu importe en quoi vous l'avez cherché, dans un sourire, dans une parole, dans un conseil, dans un regard ou dans un autre bien créé de ce monde, satisfaction sensible ou plaisir d'orgueil, ou simple exultation de vanité, peu importe, depuis ce matin, nous tous, ou peu s'en faut, nous nous sommes trouvés si pauvres que nous avons mendié au dehors un peu de bonheur, de perfection et de joie. Et si, par hasard, nous avons été un moment heureux aujourd'hui, n'est-ce pas que c'est à l'heure où nous avons étreint ce que nous cherchions, où le regard ami, nous l'avons rencontré, où la parole affectueuse nous a été dite, où le conseil utile nous a été fourni, où la sympathie douloureuse nous a été manifestée ? Etre joyeux, c'est étreindre son rêve, et parce que tous nous sommes pauvres, tous nous portons en nous perpétuellement le besoin de diminuer notre pauvreté.

Car il faut bien que j'arrive maintenant à cette vérité : Est-ce facile, dans notre faiblesse, d'étreindre et d'incarner notre désir et notre rêve ? Vous savez bien que non, n'est-ce pas ? Si modestes que nous soyons dans nos exigences, à combien de nous est il arrivé qu'elles soient satisfaites ? Si

peu que nous demandions à la vie, à combien de nous la vie a-t-elle donné ce qu'il nous semblait être en droit d'exiger d'elle sans nous montrer téméraires ?

C'est pourquoi il y a si peu d'âmes joyeuses en ce monde ; c'est pourquoi il est, au contraire, un si grand nombre d'âmes non seulement faibles au point d'avoir besoin, mais faibles au point de ne pas obtenir le bien qu'elles désirent et de ne jamais toucher au but qu'elles veulent atteindre.

Et cependant le plus grand de tous les biens, la joie la plus profonde, la plus exquise et la plus pure, il a plu à la miséricorde de la Providence de la laisser à notre portée. Si Dieu n'avait mis la joie que dans la possession des richesses, ou du pouvoir, ou de la gloire, ou du bien-être, il eût, par le fait même, condamné un nombre infini des hommes à la misère perpétuelle. Mais j'ouvre les Livres Saints, j'essaie d'y chercher la source de la vraie joie, et voici que je la trouve à la portée de tous les hommes : « *Pax multa diligentibus legem tuam !* » La paix ! La paix profonde, la paix enivrante et exquise, la joie qui dépasse toutes les délices, ô mon Dieu, non seulement vous l'avez promise, mais vous l'avez donnée à ceux qui aiment votre loi, qui s'attachent à votre cœur et qui sont fidèles à votre amour.

Aurai-je le courage de vous prêcher cette vérité ? Est-il vrai qu'on peut être heureux en aimant Dieu ? Est-il vrai que la paix de la conscience est une source de joie infinie ? Il faudrait, pour me répondre, en avoir fait l'expérience et, pour l'affirmer sans ostentation, j'aurais besoin de vous connaître tous. Mais je me connais moi-même, et je connais aussi peut-être quelques-unes de vos consciences. Eh bien ! pour la mienne et pour celles-là, voici ce que j'affirme : Les minutes les plus douces, dans votre vie comme dans la mienne, les ivresses les plus tranquilles, les plus pures, et cependant les plus pénétrantes, c'est aux heures d'union avec Dieu, d'amour cordial et d'absolue fidélité que nous les avons connues.

« *Pax multa diligentibus legem tuam.* » Pour ma part, c'est un verset dont j'ai fait l'expérience, et je remercie la Providence paternelle de Dieu de m'en avoir montré la vérité. La joie, ce premier élément de la paix, la joie, ô mon Dieu, c'est près de vous que je l'ai toujours le mieux goûtée.

II. — *Le second élément de la paix, c'est la possession tranquille du bien désiré*

La joie, pourtant, n'est pas le seul élément de la paix, il y faut joindre encore une autre condition. Il faut que cette joie soit tranquille, que cette possession du rêve soit une possession assurée. Si, à toute minute, nous avons peur que le rêve nous échappe ; si, après même l'avoir étreint, il est encore possible qu'il s'envole et fuie à tire d'ailes, pourrons-nous goûter, dans sa possession, la joie absolue ? Cette joie même sera inquiète, cette ivresse sera troublée ; à l'instant où nous la goûterons, nous penserons déjà à l'instant qui doit nous la ravir, et ce sera une angoisse qui se répandra dans notre cœur.

Ici encore, et pour tous les biens de ce monde, n'en avez-vous pas fait l'expérience douloureuse et lamentable ? Je veux bien que vous ayez pu les atteindre. Dites-moi, en en jouissant, n'avez-vous pas été troublés ? Santé, amitié, fortune, honneurs, influences, est-ce que le destin qui nous les apporte n'est pas capable aussi de nous les ravir ? Joies de la famille, est-ce que, à l'heure où elles s'accroissent, nous ne pouvons pas prévoir le soir lugubre où elles s'éteindront ? Joies de ce monde, quelles qu'elles soient, il y a une parole qu'on peut prononcer sur vous : « Vous êtes des joies fugitives. » Si saintes, si bénies, si providentiellement voulues que vous soyez, vous êtes des joies fugitives qui passez, et si ce n'est pas vous qui passez, c'est nous qui passons auprès de vous, ce qui revient au même. Si elles demeurent, nous partons. Si nous demeurons, nous, ce sont les joies qui nous fuient. Qui donc, ici, a goûté des joies stables et des bonheurs calmes et sereins ? Qui donc, ici, n'a pas eu dans sa vie des deuils, des bouleversements, des catastrophes ou simplement des changements ? Qui donc, ici, n'a pas pleuré sur des bonheurs perdus ?

Mais à ceux qui aiment votre loi, ô mon Dieu, vous avez promis la paix. La paix, ce n'est pas seulement la joie ; la paix, c'est la joie sereine et tranquille. A ceux qui vous aiment, ô mon Dieu, êtes-vous capable de donner la tranquillité ?

Oui, m. f., au moins en ce qui le concerne. Il ne fera pas, lui, comme font la vie, la santé, les richesses, les joies de famille et même les joies d'amitié. Il ne nous abandonnera pas un jour comme un faux ami, suivant la magnifique expression de Bossuet : « Quand Dieu se donne, c'est sans se reprendre ; quand il a, une seule minute, fait goûter à une âme la consolation de sa présence, à moins que cette âme ne se retire elle-même, Dieu demeure et grandit. »

Il y a un mot dans l'Ecriture, qui sans doute définit la nature de Dieu d'abord, qui définit aussi son attitude, pour ainsi dire, auprès de nous : « Dieu est Dieu et ne change pas. » Ainsi, dans ses rapports avec notre conscience, Dieu est Dieu et ne change pas. Si un jour il a donné la joie, le lendemain il la veut doubler ; sans inconstance, sans caprice, sans fuite inexplicable, sans tiédeur dont on ne peut définir le secret, Dieu se donne toujours plus tendre et toujours plus fidèle et toujours plus aimant.

Et c'est pourquoi, pour le dire en passant, quand vous voudrez, en ce monde, trouver des âmes joyeuses et placides, cherchez des âmes saintes et fidèles. Plus cette fidélité s'affirmera héroïquement, plus cette âme aura dépassé le niveau ordinaire de nos médiocrités, plus vous pouvez être certains qu'en elle scintillera comme un beau jour parfait, montant de clartés en clartés et donnant à cette âme un rayonnement tel que son front même en sera illuminé.

Ainsi, à travers l'histoire, ont passé les grands

saints du christianisme, c'est-à-dire les véritables amis du bon Dieu, goûtant une joie sereine qui donnait l'assouvissement. C'est, m. f., le dernier élément de la paix.

III. — *Le troisième élément de la paix, c'est la possession totale du bien désiré*

Toucher son rêve, c'est bien; être assez fort pour le garder, c'est mieux ; est-ce assez pour être dans la paix ? Pas assez si le rêve même nous déçoit, si la tranquillité de sa possession, au lieu d'amener l'assouvissement et la plénitude, n'amène que la satiété. Pas assez, si le cher rêve enfin réalisé et quelque temps gardé maintenant nous apparaît si pauvre et si vil que nous en sommes lassés.

Or, une dernière fois, j'en appelle à vous, pourriez-vous me citer les bonheurs de ce monde dont la tranquille possession ne produit pas la satiété? Je ne parle pas des bonheurs maudits, des ivresses qui sont des péchés. Helas ! je parle même des bonheurs permis et des ivresses voulues de Dieu. Celles-là même, longuement et tranquillement possédées, au lieu de donner la paix et d'asseoir l'âme dans la joie, n'ont-elles pas souvent pour dernier résultat d'établir l'âme dans la lassitude ? C'est si vrai que nous sommes obligés de réagir contre cette tentation des âmes et qu'il nous arrive de leur rendre du courage pour accepter leur bonheur. C'est si vrai qu'il nous arrive de leur dire de ne point blasphémer contre leurs joies, parce que, les ayant goûtées, la tentation leur vient de les trouver si vides qu'elles finissent par les maudire. Et ce phénomène bizarre se passe dans la vie chrétienne. Le ministre de Dieu, obligé, par mission, de prêcher la vanité de tout, est non moins obligé, par sa même surnaturelle mission et au nom de la divine vérité, de prêcher l'amour, le courage, la fidélité à tous et à tout ce que Dieu a donné.

A vous de comprendre, n'est-ce pas, tout ce que je viens de dire là ; à vous de l'appliquer. Je suis sûr qu'à la condition d'un peu de réflexion, mes paroles, un peu vagues, se pourront préciser en beaucoup de vos consciences et apporter leur leçon.

L'assouvissement qui n'est jamais la satiété, la joie contre laquelle il ne faut pas de courage, même quand elle dure et se prolonge, le bonheur dont on n'est jamais tenté de médire et que nous n'avons pas besoin de maintenir sur son piédestal, ô mon Dieu, c'est le bonheur qu'on goûte en vous aimant. Celui-là comble sans rassasier jamais, celui-là rassasie sans lasser jamais, celui-là rassasie, comme disaient déjà les Pères de l'Eglise, en aiguisant la faim, celui-là résout ce problème, en apparence contradictoire, de creuser l'âme en la comblant, de la rendre plus profonde à mesure qu'elle y jette plus de choses, de la remplir de désirs, en même temps que de possession, d'augmenter sa soif à l'heure même où elle l'inonde et, pour ainsi dire, la submerge et la noie.

Mais les mêmes auteurs avouent que pour comprendre ce problème contradictoire et cette espèce de prodige, il faut l'avoir un peu goûté. Ils avouent qu'entre la joie et la paix divines, et la joie et la paix apportées par les bonheurs de ce monde, il y a contradiction absolue. La joie de ce monde, on la désire avec ardeur tant qu'on ne l'a pas possédée, et quand on l'a étreinte une minute, la lassitude arrive en même temps que la vanité se manifeste. La joie divine, on la méprise tant qu'elle est inconnue, n'eût-on fait que l'apercevoir, on en devient avide et comme fou. Moi-même, je puis bien essayer de traduire ce sentiment, je ne l'éprouve pas assez pour que ma parole ait toute l'efficacité voulue, et c'est pourquoi je m'en remets, pour finir, à votre bonne volonté.

* *

Nous avons dit, pendant cet Avent, les beautés, les éternelles promesses, les sagesses lumineuses et les victoires de Jésus. Ce soir, et brièvement, je vous ai dit quel bienfait il est capable d'apporter à nos consciences : le bienfait de la paix et de la joie divine ; si vous ne les connaissez point, ma parole a dû vous paraître le thème d'un exalté et, en sortant de cette église, vous n'y songerez même plus. Si vous avez fait l'expérience de l'amour de Dieu, j'espère que vos désirs s'en seront accrus et qu'en cette fête de Noël, où les anges ont chanté : « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté, » vous direz à Jésus, le Prince de la paix :

« O Maître, puisque la vie ne m'a pas apporté jusqu'ici toutes les joies que j'en espérais et puisque je sais que vous seul en possédez l'intarissable source, ô Maître, ouvrez-moi, ouvrez à toutes les consciences auxquelles je suis attaché, les fleuves de la joie et de la paix divine, pour que nous nous y désaltérions en ce monde, pour que nous y concevions une soif plus ardente des délices du paradis, pour que, dès maintenant, nous nous mettions par la fidélité sur le chemin de la joie et de la paix éternelles. » Ainsi soit-il.

FIN

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXVIII

LES PROCESSIONS EN L'HONNEUR DES SAINTS

Mes frères,

Les processions qui procurent tant d'honneur à Notre-Seigneur et à la T. S. Vierge n'en procurent pas moins aux saints. C'est pourquoi l'Eglise les permet et souvent même les prescrit volontiers à cette dernière intention. Quelques-unes de ces processions ont souvent pour but de glorifier les saints, aussi sont-elles joyeuses et triomphales; d'autres ont plutôt pour but de les appeler à notre secours dans les temps de calamité, aussi sont-elles plutôt empreintes de tristesse et pour les présider le prêtre revêt les ornements violets, couleur du deuil et de la pénitence.

I

Les processions qui ont pour but de glorifier, d'exalter les saints sont aussi anciennes que l'Eglise. Les Pères et tous les auteurs ecclésiastiques de cette époque parlent d'une grandiose procession qui, au temps de Julien l'Apostat, eut lieu à Antioche pour la translation des reliques du saint martyr Babylas. S. Ambroise et S. Augustin décrivent une procession du même genre qui eut lieu à Milan pour transporter les reliques des SS. Gervais et Protais. Un miracle considérable se produisit au cours de cette procession : un aveugle connu de toute la ville recouvra la vue par l'attouchement de ces reliques. Ces sortes de processions étaient fréquentes à cette époque. Lorsqu'on découvrait le corps d'un saint martyr qui avait été caché au cours des persécutions, on allait le chercher en grande pompe et on l'apportait comme en triomphe dans l'église, en chantant des psaumes et des cantiques. On faisait de même lorsqu'une raison sérieuse engageait à transporter des reliques d'un lieu à un autre. Pour vous faire une idée de l'éclat de ces processions, vous n'avez qu'à vous rappeler au milieu de quel triomphe on ramena il y a quelques années le corps de sainte Thérèse du cimetière de Lisieux au couvent du Carmel.

Aujourd'hui les processions en l'honneur des saints ont ordinairement lieu au jour de leur fête. La plupart du temps, c'est le jour anniversaire de leur mort, de leur entrée au ciel, de leur triomphe. Non contents de célébrer dans leur église la fête de ce saint qui est le patron de leur paroisse ou qui fut leur concitoyen ou leur protecteur dans le danger, les habitants du lieu veulent que son image et parfois même ses restes bénis sortent de l'église et parcourent à nouveau leurs rues qu'il a peut-être parcourues jadis, qu'il bénisse leurs foyers et qu'il les bénisse eux-mêmes. De pieux fidèles prennent son image, d'autres chargent sur leurs épaules la châsse qui renferme son corps et, précédée de la croix et des riches bannières, la procession se déroule dans les rues du village ou de la cité, au chant des hymnes de la fête ou des saints cantiques composés en l'honneur du bienheureux qu'on célèbre.

La ville de Joinville, en notre diocèse de Langres, offre cet édifiant spectacle chaque année en la fête du patronage de S. Joseph. Heureuse gardienne de la ceinture du glorieux patriarche, qu'un de ses anciens seigneurs, Jean Sire, le fidèle compagnon de S. Louis, lui rapporta jadis de Terre Sainte, elle porte en triomphe dans ses rues cette précieuse relique, à la grande joie de la cité et des populations voisines venues pour la vénérer. Ce touchant spectacle, on peut le contempler également tous les ans le 7 juillet à Mattaincourt, paroisse de S. Pierre Fourier, qui garde avec un soin jaloux le tombeau de ce saint apôtre de la Lorraine qui fut son curé. On peut le contempler dans tous les endroits qui ont été sanctifiés par la vie ou la mort d'un saint ou par quelqu'un de ses miracles. A peu près toutes les paroisses en sont témoins le jour de la fête de leurs patrons principaux ou secondaires. Il est certain que ces processions, qui constituent une manifestation publique de notre foi et de notre confiance, sont un des meilleurs moyens d'honorer les saints protecteurs à la garde desquels nos paroisses sont confiées, et ceux-ci doivent du haut du ciel ratifier de tout leur cœur la bénédiction donnée à la fin de la procession par le célébrant avec leur image ou leurs reliques.

II

Au premier rang des processions faites pour implorer le secours des saints, il faut placer la procession de S. Marc et celles des Rogations.

La procession de S. Marc date du pape S. Grégoire le Grand, qui gouvernait l'Eglise à la fin du VI^e^ siècle. Le Tibre, qui traverse Rome, ayant débordé en 589, y avait causé de nombreuses ruines. Pour comble de malheur, ses eaux laissèrent en se retirant un dépôt infect qui donna naissance à une peste violente. La ville était encombrée de cadavres et le pape Pélage II mourut lui-même victime du fléau. Son successeur S. Grégoire ordonna des jeûnes et des prières pour fléchir le ciel ; il prescrivit en particulier une procession générale à laquelle tous les ordres de la ville devaient assister. Nous avons dit en racontant l'origine du *Regina Cœli* comment ces supplications furent exaucées. Tandis que la procession traversait le pont du Tibre, on vit sur l'ancien mausolée d'Adrien, connu depuis sous le nom de Château St-Ange, un ange qui remettait son épée dans son fourreau, ce qui présageait la fin du fléau qui, en effet, cessa aussitôt. En reconnaissance, S. Grégoire décida qu'une procession semblable aurait lieu tous les ans pour remercier Dieu et elle fut fixée au 25 avril, et comme plus tard la fête fut fixée à cette date, elle en porte le nom.

La procession des Rogations, qui se fait en chacun des trois jours qui précèdent l'Ascension, est plus ancienne encore : elle remonte au V^e^ siècle. Des calamités de toute sorte, tremblements de terre, incendies, invasions de bêtes féroces, désolaient la province de Vienne en Dauphiné, dont S. Mamert était évêque. La nuit de Pâques 469, tandis que le saint et son peuple étaient à l'église, le feu prend tout à coup en ville. Voyant en tous ces malheurs autant de signes de la colère de Dieu, Mamert ôte ses chaussures, remplace son étole par une corde qu'il noue autour de son cou, prend une croix de bois et d'un ton inspiré dit à son peuple : « Suivez-moi, mes enfants, allons apaiser la colère de Dieu. » On se met en procession, on fait retentir les rues de la ville de supplications à l'adresse des saints du ciel, on en fait autant par tout le diocèse, et ce qui devait avoir lieu à Rome au temps de S. Grégoire se produisit ici : le ciel apaisé mit fin aux fléaux. Tous les ans, les trois jours qui précèdent l'Ascension, on renouvela les mêmes processions accompagnées des mêmes « Rogations, » c'est-à-dire des mêmes prières ; le mot « rogation » veut, en effet, dire prière, supplication. Avec le temps, l'usage d'en faire de semblables se répandit dans toute la

Gaule, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne et enfin à Rome sous le pape Léon III, qui rendit ces processions obligatoires dans toute l'Eglise.

III

Ces processions de S. Marc et des Rogations ont lieu chaque année, même quand aucun fléau n'éprouve l'Eglise. On les fait pour en être préservé et pour appeler les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre exposés, à cette époque de l'année, à tant d'intempéries, particulièrement à la gelée et aux orages.

Mais il arrive parfois que nos péchés devenus plus nombreux crient plus haut vers le ciel que nos prières et empêchent Dieu d'entendre ces supplications annuelles auxquelles, du reste, si peu prennent part ! Dieu donne alors libre cours à sa justice et, de nouveau, les fléaux, les pluies intempestives, la sécheresse désolante, les guerres, la famine, les épidémies désolent la terre. En présence de ces calamités, l'Eglise se souvient de S. Mamert et de S. Grégoire et, à leur exemple, elle prescrit des prières extraordinaires pour obtenir la fin de ces maux. Voilà pourquoi nos Rituels renferment des prières spéciales pour demander la pluie lorsque la sécheresse transforme la campagne en désert aride ou pour demander le beau temps lorsque des pluies continuelles occasionnent des inondations et empêchent de rentrer les récoltes. On organise des processions, on descend les châsses des saints de leurs autels, on les porte dans les rues au chant des litanies et aux supplications qui terminent celles-ci on ajoute par trois fois : « Daignez accorder à vos fidèles une pluie convenable, nous vous en conjurons, exaucez-nous, Seigneur, » ou bien : « Daignez accorder à vos fidèles un temps serein, nous vous en conjurons, exaucez-nous, Seigneur, » et on termine par le chant du psaume LVI ou du psaume CXLVI, selon qu'on demande à Dieu de faire briller son soleil ou descendre sa pluie.

D'horribles guerres dressent-elles les nations l'une contre l'autre, le Rituel renferme des prières pour le temps de guerre. Cette fois encore, c'est aux saints du ciel qu'on a recours en chantant leurs litanies en procession et on termine celle-ci par le psaume *Deus noster refugium et virtus,* dans lequel on conjure Dieu d'être notre force et notre refuge contre l'ennemi.

Des processions semblables peuvent avoir lieu dans les temps de disette et de famine et dans ceux de mortalité et de peste. Rappelez-vous les processions en l'honneur de S. Roch que firent nos ancêtres lors du choléra de 1854 et que l'on continue en certaines paroisses chaque année pour remercier Dieu d'avoir été préservé. Car quand il a bien voulu exaucer nos prières, l'Eglise ne se montre pas ingrate et c'est encore aux processions qu'elle a recours pour lui témoigner notre reconnaissance, aux processions d'actions de grâces au cours desquelles elle chante le triomphant *Te Deum* ou de pieux cantiques dans lesquels sont racontés les bienfaits obtenus.

Sans doute, m. f., les processions extraordinaires n'ont lieu que rarement : c'est évidemment parce que les fléaux qui les motivent sont rares et il faut en bénir Dieu, mais ne serait-ce pas aussi parce que la foi n'est plus aussi vive qu'autrefois, qu'on n'est plus aussi persuadé que jadis que le péché est la cause de tous nos maux, que Dieu est le maître des événements et que le meilleur moyen de fléchir sa colère est de nous humilier publiquement sous sa main, de le prier et de demander aux saints du ciel, par ces processions en leur honneur, de plaider notre cause près de lui ? Faisons-le en assistant, animés de ces sentiments, aux processions auxquelles l'Eglise nous convie chaque année, à celles qui sont en usage dans notre paroisse et à celles, enfin, auxquelles des événements douloureux peuvent donner occasion. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT THOMAS

(21 décembre)

SON INCRÉDULITÉ ET SA FOI

Mes frères,

C'est surtout son incrédulité qui a fait et qui continue de faire, parmi les chrétiens, la réputation de l'apôtre S. Thomas. Cette incrédulité est même passée en proverbe. Et pourtant l'Evangile nous révèle d'autres traits de son caractère qui lui font le plus grand honneur.

A la mort de Lazare, Notre-Seigneur propose de retourner en Judée pour ressusciter son ami. Aussitôt les disciples lui font remarquer le danger d'un pareil voyage. Il y a trois mois, pendant la fête des Tabernacles, les Juifs avaient pris des pierres pour les lui jeter (Jo., VIII, 59). Il y a moins longtemps, ils avaient tenté de s'emparer de lui (*ibid.*, X, 39). Est-ce vraiment prudent de s'exposer après de tels avertissements : « Rabbi, les Juifs cherchaient récemment à te lapider, et tu retournes là-bas ? »

Notre-Seigneur ne se laisse pas ébranler ; il maintient sa décision : « Allons près de lui. » Et c'est alors que Thomas, dans l'apeurement général des apôtres, a un mot de belle bravoure : « Allons, nous aussi, pour mourir avec lui. » (Jo., XI, 7-16).

Ce généreux élan de courage et de dévouement au Maître n'eut malheureusement pas plus de suite que les protestations de fidélité de Pierre. En tout cas, il s'est estompé dans le souvenir du peuple, qui ne se rappelle que son incrédulité d'après la résurrection.

Mais si nous sommes excusables d'oublier un dévouement qui resta platonique, nous aurions tort de sembler ignorer que l'incrédulité de l'apôtre Thomas a été suivie d'un acte de foi magnifique, qui n'a peut-être pas d'égal dans l'Evangile. Rappelons-nous en cette fête son incrédulité pour nous en préserver, mais aussi sa foi pour l'imiter.

I. — *Son incrédulité*

L'Evangile de S. Jean nous rapporte donc que Thomas, l'un des douze, appelé aussi Didyme,

c'est-à-dire « le jumeau », n'était pas avec ses frères les apôtres, la première fois que leur apparut le Christ ressuscité.

S. Jean ne nous donne pas le motif de cette absence. Par tout ce qui va suivre il ne serait pas téméraire de le conjecturer. Sans doute, il aura voulu marquer par cette abstention de la première réunion des apôtres après la mort de leur Maître, ce qu'il pensait des rapports de Marie-Madeleine et des autres : des racontars de femmes. (Luc, xxiv, 11, 22).

Les apôtres essaient de le convaincre. Leur témoignage à eux aura un autre poids et sera évidemment décisif : « Nous avons vu le Seigneur » ; ce n'était ni un esprit, ni un fantôme, ni un sosie ; c'était bien lui avec les cicatrices de ses blessures. Pareil accord et tant d'assurance ne l'impressionnent pas outre-mesure. Pour croire, il a d'autres exigences, qui décidément passent les bornes. Il lui faut non seulement voir ces cicatrices, voir de ses propres yeux, mais encore mettre son doigt à la place des clous qui ont attaché Jésus à la croix et même introduire sa main tout entière dans son côté ouvert par la lance. « Sans cela, déclare-t-il tout net, je ne croirai pas. »

Il ne paraît guère possible de disculper S. Thomas, après une pareille abstention, de telles prétentions et de semblables propos. Il n'a pas cherché à se faire une conviction au premier récit des saintes femmes ; il a récusé le témoignage unanime des apôtres ; il a posé ses conditions à Dieu même. Il n'y a pas là seulement attitude prudente de l'esprit qui attend des motifs de crédibilité ; il y a plus que l'attitude exigeante, raisonneuse et critique du sage qui ne se prononce qu'à bon escient ; il y a l'attitude, les paroles, le ton de l'incrédule qui déclare péremptoirement qu'il ne croit qu'à ce qu'il voit.

Certes, avant de croire, nous sommes en droit d'exiger ces signes indubitables de la révélation qui sont les miracles et les prophéties, surtout ce signe par excellence, la résurrection de Notre-Seigneur, annoncé par le Maître lui-même comme le fondement de la foi du monde. C'est à cette condition que notre foi est raisonnable. Mais il doit nous suffire de savoir authentiquement que ces miracles et ces prophéties existent, sans prétendre à une expérience personnelle ni surtout à l'évidence des mystères qui dépassent la portée de notre intelligence. Autrement c'est le péché de l'esprit qui s'en rapporte uniquement à son seul jugement et qui veut que tout soit clair à ses propres lumières.

Dans une autre circonstance, S. Thomas avait laissé soupçonner chez lui cette disposition d'esprit. Dans le discours d'avant l'institution de l'Eucharistie, au cours duquel Notre-Seigneur parle à ses disciples de l'avenir et de l'au-delà et leur dit : « Vous savez où je vais et vous en savez le chemin, » il est bien probable que les apôtres ne comprennent pas tout sur le moment, mais ils écoutent quand même comme s'ils comprenaient. Pour Thomas, qui aime à se rendre compte des choses, il interrompt son Maître et lui demande des explications : « Non, Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment pourrions-nous en connaître le chemin ? » (Jo., xiv, 4-5).

Il est permis, il est même louable, et jusqu'à un certain point obligatoire, de s'instruire de sa foi et de chercher à en pénétrer toujours plus avant les enseignements. Mais ici comme en tout il est nécessaire de garder la mesure. On connaît le mot de Pascal : à force de faire l'ange on fait la bête ; à force d'en appeler à la raison on devient rationaliste et, en définitive, le contempteur de la raison.

Que cet égarement momentané de l'apôtre S. Thomas nous porte donc à nous détacher de notre sens propre ! Qu'il nous mette en garde contre ces intempérances de la raison humaine ! Qu'il nous avertisse de tenir notre intelligence dans ces dispositions d'humilité, de simplicité, de confiance qui la feront plus accueillante aux enseignements de Notre-Seigneur et de son Eglise et qui la prépareront à cette foi sans réserve, comme celle dont le même apôtre va nous donner maintenant le très bel exemple.

Car si S. Thomas a péché par incrédulité, il a magnifiquement réparé par une foi absolue.

II. — *Sa foi*

Huit jours après cet incident, raconte toujours le même évangéliste S. Jean, les disciples de Jésus se trouvaient de nouveau réunis à l'intérieur du même local, sans doute au Cénacle. Et ils étaient au complet. La pression des apôtres sur leur collègue avait eu du moins ce résultat de voir S. Thomas prendre part cette fois à leur réunion.

Les choses se passèrent comme à la première apparition de Jésus à ses apôtres assemblés : les portes sont et demeurent fermées ; Jésus est subitement au milieu d'eux ; il leur fait son salut accoutumé : « La paix soit avec vous ! »

Et Notre-Seigneur va droit à S. Thomas ; il s'adresse à lui ; il condescend à toutes ses exigences. L'apôtre incrédule a demandé à toucher les cicatrices du ressuscité ; Jésus lui dit : « Porte ton doigt ici et vois mes mains ! » Il a prétendu davantage : introduire sa main dans le côté ouvert par la lance ; et Jésus continue : « Porte ta main et mets-la dans mon côté. » A ces conditions, il a promis de croire, et Jésus le lui rappelle : « Ne persiste plus dans ton incrédulité, mais crois ! »

Ah ! il s'agit bien de tout cela maintenant pour Thomas. Il est vaincu d'avance par tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend. Déjà l'apparition soudaine de son Maître l'a retourné ; avant qu'il ait le temps de se ressaisir Jésus est près de lui et il l'entend qui reprend une à une, comme s'il avait été présent, toutes les conditions qu'il a posées devant les apôtres, à sa foi en sa résurrection.

Non, il n'a plus besoin d'appliquer ses doigts sur les cicatrices ; toutes ses objections tombent ; elles font place à un irrésistible élan de foi :

« *Dominus meus et Deus meus!* En vérité, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Oui, profession de foi superbe! Nous en avons entendu d'autres au cours de la vie publique de Notre-Seigneur, de la bouche de S. Pierre par exemple ou des malades en instance d'un miracle, et qui ont fait l'admiration de Jésus lui-même. Mais c'est la première fois que ce mot « Dieu » est adressé, sans plus, directement, explicitement au Christ : « *Dominus meus et Deus meus!* En vérité, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Aussi quand l'Eglise a voulu mettre sur nos lèvres un acte de foi plénier en la divinité de Jésus Hostie, c'est celui-là qu'elle a choisi : à la messe, après la consécration, quand le prêtre a fléchi le genou et élève l'hostie pour la présenter à l'adoration des fidèles, les assistants qui ont relevé la tête, reprennent, leurs yeux fixés sur cette hostie consacrée, la proclamation ardente de l'apôtre S. Thomas : « *Dominus meus et Deus meus!* En vérité, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Pourtant, si belle que soit cette formule de foi, si rapide qu'ait été la conversion de S. Thomas, si touché que fût le cœur miséricordieux de Jésus toujours prêt, comme ici, à faire les premières avances pour pardonner, il y avait là matière à réflexions trop graves sur l'important problème de la foi, pour que Notre-Seigneur pût clore l'incident sur cette déclaration de son disciple. Il lui répondit donc : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ! Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »

Comprenons bien, m. f.

Il y a eu foi véritable de la part de S. Thomas, c'est-à-dire croyance de sa part au mystère de la divinité de Jésus, comme Jésus le reconnaît : « Tu as cru. » Car, comme le note justement S. Grégoire, il a *vu* une chose, mais il en a *cru* une autre ; il a vu un homme portant des cicatrices, il a cru à la divinité du Ressuscité. En d'autres termes, il a vu le motif de crédibilité du mystère : le miracle de la résurrection, et là-dessus il a cru au mystère lui-même de la divinité de Jésus.

Mais sa foi eût été plus louable si, au lieu d'exiger de voir le miracle de la résurrection, signe de la divinité de Notre-Seigneur, elle s'était contentée du témoignage des apôtres en faveur de cette résurrection. Son tort ne fut pas de demander des motifs de croire, ce qui est normal, mais de rejeter le motif suffisant de l'expérience des apôtres, pour ne se fier qu'au motif de son expérience personnelle. Notre-Seigneur le félicite de sa foi ; mais, à ce point de vue, il y a plus heureux que lui : tous ceux qui ont cru pendant cette première semaine qui vient de s'écouler depuis la résurrection de Notre-Seigneur et tous ceux qui croiront jusqu'à la fin des siècles, sur la seule affirmation des apôtres, sans élever la prétention de contrôler leurs dires sur de nouveaux miracles opérés tout exprès en leur faveur.

Mais cette juste remarque de Notre-Seigneur ne diminue en rien ce qu'il y a de vraiment beau dans la netteté de la profession de foi de l'apôtre S. Thomas : « En vérité, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

* *

Le pape S. Grégoire le Grand, que je citais tout à l'heure, a écrit sur cette page de l'Evangile, une parole bien connue, qui fera la conclusion de ce panégyrique de S. Thomas : « *Plus nobis Thomæ infidelitas quam fides profuit.* L'incrédulité de S. Thomas nous a été plus profitable que n'eût été sa foi, sans hésitation ni contrôle [1]. »

C'est une variante, à propos du péché d'un homme, du « *felix culpa,* bienheureuse faute, » de l'Eglise au sujet du péché de l'humanité.

S'il ne nous est pas permis de faire le mal en vue d'obtenir un bien, Dieu nous laisse quand même commettre le péché, parce que sa Providence peut en tirer le bien.

L'incrédulité de S. Thomas, l'enquête nouvelle qu'il a voulu mener, la condescendance de Notre-Seigneur à s'y prêter, ont entouré de garanties extraordinaires le fait de la résurrection du Christ et donné par là un fondement encore plus solide à notre foi. Tel est le sens de la parole paradoxale de S. Grégoire.

Mais nous pouvons et nous devons tirer profit encore de l'histoire de S. Thomas en nous tenant en garde, comme nous l'avons vu, contre l'orgueil de l'esprit, pour nous abandonner aveuglément à l'autorité du témoignage de l'Evangile.

Et nous serons alors compris parmi ceux que le Christ a béatifiés ce jour-là : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Ainsi soit-il.

POUR LA VEILLE DE NOEL

ACCUEILLONS JÉSUS DANS NOS AMES

Mes frères,

A la veille de cette grande fête de Noël, qui d'entre nous ne se sent pas profondément ému ? Les souvenirs de l'Evangile nous reviennent en foule à la mémoire, et, à les rappeler, nous trouvons toujours, n'est-il pas vrai ? une douceur infinie.

I

C'était là-bas, il y a près de deux mille ans, dans la petite ville de Bethléem, en Judée. Une multitude de gens s'y pressaient, attirés par les opérations d'un recensement, si bien que les hôtelleries regorgeaient de voyageurs. Et voici que, sur le soir, un homme et une femme, celle-ci montée sur un âne, se présentent à leur tour. Vous avez reconnu la Sainte Vierge et S. Joseph. Ah ! certes, ils ne payaient pas de mine, ces nouveaux venus, avec leurs vêtements grossiers, tout couverts de poussière et leur visage où se lisaient l'inquiétude et la fatigue. Impossible de s'y méprendre : c'étaient des pauvres, et les pauvres, vous le savez, inspirent généralement peu de sympathie.

[1] Homélie sur l'Evangile XXVI.

Nos vieux Noëls du temps jadis racontent en leurs couplets naïfs comment Joseph et Marie s'en allèrent frapper à toutes les portes et y reçurent un accueil à faire pleurer. Ils étaient pauvres, donc insolvables : il n'en fallait pas plus pour leur attirer partout des refus. Ici, ils s'entendent dire sans pitié : « Les gens de votre sorte ne logent point céans. » Là, on les éconduit avec non moins de dureté : « Vous n'avez pas la mine d'avoir de grands trésors. Voyez chez ma voisine, car, quant à moi, je dors. » Il y en a même qui mettent dans leur refus plus que la dureté et du mépris : de la cruauté : « Dans un coin, sur la paille, avec tous les valets et toute la racaille, allez, si vous voulez. »

Cependant, la nuit tombait, il fallait sans plus tarder s'assurer un gîte. Puisque dans la ville toutes les maisons leur étaient fermées, la campagne leur serait peut-être plus hospitalière. C'est alors qu'aux environs de Bethléem, sur le flanc d'une colline rocheuse, ils avisèrent une de ces grottes qui servaient à la fois d'abri aux paysans contre la tempête et d'étable pour les animaux. Tel fut le palais où naquit le Dieu fait homme, le Roi du ciel et de la terre.

II

Pour nous, m. f., en entendant ce récit, nous frémissons d'indignation contre les habitants de Bethléem, ces égoïstes, ces cœurs durs et impitoyables, qui se montrèrent si barbares à l'égard de la Sainte Famille. « Ah ! disons-nous, que n'étais-je là ! Avec quel empressement et quel bonheur j'aurais ouvert et prêté ma maison aux parents de l'Enfant Jésus ! Avec quels égards je les aurais reçus ! » Belles paroles, sentiments magnifiques ! Pourquoi faut-il malheureusement que notre conduite leur inflige si souvent un démenti formel ?

Car, dussé-je vous étonner, la scène de Bethléem se renouvelle encore de nos jours, et maintes fois, surtout à l'approche des grandes fêtes comme celle que nous nous préparons à célébrer Pèlerin mystérieux, Notre-Seigneur s'en va par le monde frappant à la porte des âmes pour y chercher un asile. Est-il mieux accueilli ? Hélas ! Ecoutez le dialogue navrant qui s'engage alors, et dites-moi si Jésus est plus heureux aujourd'hui qu'autrefois, ou plutôt s'il n'est pas toujours l'objet de la même indifférence, des mêmes duretés.

Le voici qui s'arrête à la porte d'un pécheur, depuis longtemps oublieux de ses devoirs : — « Ouvre-moi, mon ami, il me tarde de rentrer dans ton âme, de renouer amitié avec toi, de te réconcilier avec Dieu. » La porte s'entr'ouvre : « Qui est là ? Qu'est-ce que cet étranger ? » — « Quoi ! tu m'appelles un étranger ? Tu ne me reconnais donc pas ? Tu ne reconnais pas le Jésus de ton baptême et de ta première communion, le Dieu de ton père et de ta mère, celui qui t'a tout donné : la vie, la santé, la richesse et le bonheur ? » — « Oui, je me rappelle ces vieux souvenirs. Mais entre nous la rupture s'est faite depuis trop longtemps. Comment revenir à ce passé si lointain, changer de vie, surmonter tant d'obstacles ? Que dirait-on autour de moi ? C'est impossible. Passe ton chemin, ô Christ, plus tard on verra. » Et la porte se referme brusquement, et Jésus reprend son chemin.

Quelques instants après, le voici qui frappe à une autre porte, chez un de ces hommes comme il y en a tant, tout absorbés par leurs affaires, par les choses d'ici-bas. « Ouvre-moi, mon ami, fais trêve un instant à tes préoccupations trop matérielles. Je viens te rappeler la pensée du ciel, te supplier de songer à ton âme, à ton salut, à ton éternité. » Mais il a beau insister, hausser le ton ; sa voix se perd dans le tumulte de cette vie agitée ; on n'y fait pas attention, on ne l'entend même pas. Dans cette hôtellerie il n'y a pas de place pour lui, car c'est bien une véritable hôtellerie que cette âme : tout s'y vend, tout s'y achète, tout s'y estime à prix d'argent, tout y passe, tout s'y entasse pêle-mêle, tout, excepté les choses de la religion. Jésus s'éloigne donc encore.

Où va-t-il s'arrêter cette fois ? A qui va-t-il demander asile ? Ecoutez-le. « Ouvre-moi, mon enfant, c'est un ami qui vient t'apporter le bonheur. » A cette annonce la porte s'ouvre, mais quel étonnement ! Celui qui parle ainsi c'est un pauvre, un mendiant. Sur son front est posée une couronne d'épines, sur ses épaules une croix, dans ses yeux je ne vois que les pleurs de la souffrance, sur son visage que les traits de la douleur... « Et tu dis que tu m'apportes le bonheur ? » — « Oui, mon ami, et un bonheur parfait, un bonheur éternel. » — « Oh ! alors, vite, donne-le moi ! » — « Patience ! Travaille, prie, lutte encore quelque temps, et ce bonheur sera ton partage. » — « Mais pourquoi pas tout de suite ? Je veux jouir dès ici-bas, n'importe comment. Je ne puis, je ne veux pas attendre un avenir si lointain. O Christ, retire-toi, emporte avec toi tes trésors, je n'en ai que faire. »

Et le divin pèlerin s'en va ainsi d'âme en âme, de refus en refus, de mépris en mépris. Il te plaît, ô homme, de le traiter ainsi. Allons ! c'est bien, détourne de lui ton visage, dis-lui comme les Juifs de Bethléem que tu ne le connais pas, qu'il n'y a point de place pour lui dans l'hôtellerie de ton cœur. Pour le moment tu es libre, tu es encore le maître. Seulement, sache-le bien, celui que tu méconnais ainsi, tu le reconnaîtras un jour pour ton juge ; tu l'appelleras et il ne répondra pas à ton appel ; tu le supplieras et il restera sourd à ta prière.

* *

M. f., je vous en conjure, ne soyez pas de ces indifférents, de ces endurcis qui repoussent les avances du Sauveur et lui tiennent obstinément fermée la porte de leur âme. Ouvrez-lui la vôtre, toute grande. Oh ! sans doute, qui que vous soyez, vous ne pourrez pas lui offrir une hospitalité digne de sa grandeur et de sa majesté souveraines. Avec son habituelle dissipation, ses souillures, ses misères nombreuses, votre âme ressemble tant à la pauvre étable de Bethléem, ouverte à tous les vents, repaire de vils animaux ! N'importe ! puisque Jésus veut y entrer tout de même, recevez-le du moins avec l'humilité d'un cœur qui se repent de

ses péchés. Puis, à défaut de mérites longuement acquis, offrez-lui vos résolutions sincères, vos bons désirs, vos efforts qui ne font peut-être que commencer, mais qui promettent d'aller en progressant. Vous serez vraiment alors ces âmes de bonne volonté que le Seigneur cherche sur la terre et auxquelles il apporte la paix, le salut et le bonheur. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

X

3 janvier

L'ARRIVÉE DES MAGES A JÉRUSALEM

Pendant ce temps-là, les Mages approchaient de Jérusalem. Mais voici qu'un jour l'étoile miraculeuse disparut. Ils entrent alors à Jérusalem et demandent : « Où est né le Roi des Juifs ? » A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé et toute la ville avec lui.

1° *L'étoile disparaît.* — *a)* Dieu veut ainsi mettre les Mages à l'épreuve. Vont-ils renoncer à atteindre le but de leur voyage ?

b) Dieu retire parfois ses lumières aux âmes qu'il a appelées à lui. Il entend éprouver leur foi et leur constance. Les plus grands saints ont passé par ces ténèbres de l'âme; mais jamais ils n'ont désespéré de la grâce divine, attendant patiemment l'heure où il plaira à Dieu de leur rendre ses lumières et ses consolations. Ne nous décourageons donc pas si un jour ou l'autre la route à suivre ne nous apparaît plus dans la même clarté que précédemment.

2° *Les Mages entrent à Jérusalem et se renseignent.* — *a)* Ils ne doutent pas qu'à Jérusalem, où sont gardées les prophéties concernant le Messie, ils trouvent quelqu'un pour les renseigner.

b) Dieu veut nous conduire tantôt par une grâce d'illumination intérieure, tantôt et plus fréquemment par l'intermédiaire des hommes à qui il a confié cette mission. C'est donc auprès des ministres de son Eglise que nous devons chercher une confirmation des lumières particulières que Dieu a pu nous donner.

3° *Hérode fut troublé et toute la ville avec lui.* — *a)* Hérode redoute en Jésus un rival et toute la ville, pour lui complaire, partage ou feint de partager ses craintes.

b) Les âmes trop attachées aux biens de ce monde craignent volontiers que leur dévotion ne les prive de quelque honneur ou de quelque avantage matériel. N'ayons pas de ces craintes pusillanimes. « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît. »

— Entre la crainte d'Hérode et la confiance des Mages, nous ne saurions hésiter. Ce n'est pas pour un royaume terrestre et périssable que nous travaillons, mais pour l'acquisition de biens surnaturels et éternels. Dieu ne nous fera pas défaut.

XI

4 janvier

L'ATTITUDE D'HÉRODE

« Hérode, ayant fait venir secrètement les Mages, s'instruisit auprès d'eux avec soin du temps auquel ils avaient vu paraître l'étoile. Allez, leur dit-il, informez-vous exactement de l'enfant, et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer avec vous. » (Matth., II, 7-8).

1° *Habileté des ennemis du Christ.* — *a)* Hérode se renseigne avec soin ; il demande des détails précis et exacts sur l'Enfant.

b) Les enfants de ténèbres manifestent une grande habileté dans l'exécution de leurs projets. Si les enfants de lumière avaient la même sagesse ! Cherchons-nous avec soin à nous instruire sur Jésus ? Désirons-nous la précision et l'exactitude de la doctrine ?

2° *Hérode cherche à se servir des Mages.* — *a)* Le mal cherche toutes les complicités utiles à ses desseins. Hérode tente de circonvenir les Mages ; mais il use de diplomatie, en prince habitué aux intrigues.

b) Nous avons besoin non pas de complices, mais d'aides : aide de l'Eglise avec sa doctrine et ses sacrements, du prêtre avec son ministère et sa direction ; aide des saints, de leurs suffrages et de leur protection. Ne négligeons rien de ce qui peut nous aider à connaître et à remplir notre devoir.

3° *Hypocrisie d'Hérode.* — *a)* Il allègue un prétexte : « Afin que moi aussi j'aille l'adorer. »

b) Dieu aime les âmes droites. Aimons nous-mêmes la droiture d'intention qui nous gardera toujours dans le droit chemin et donnera du mérite à nos actions les plus insignifiantes.

— N'imitons pas les méchants, mais sachons tirer une leçon de leur habileté. Correctement comprise et pratiquée, cette habileté nous sera utile pour trouver le Christ et nous l'attacher.

XII

5 janvier

LES MAGES CONTINUENT LEUR VOYAGE

Sur les indications reçues, les Mages se remettent en route. Bientôt l'étoile réapparaît pour les diriger dans leur marche et s'arrête enfin sur le lieu où était l'Enfant.

1° *Les Mages se remettent en route.* — *a)* Plusieurs raisons auraient pu les retenir à Jérusalem : le désir de connaître une ville et une civilisation étrangères, la crainte des ennuis qui pouvaient naître du trouble suscité par leur question. Ils dédaignent ces prétextes.

b) Ne nous laissons pas arrêter dans le chemin du bien par de vaines curiosités, ni par la crainte des ennuis, plus ou moins imaginaires, que pourrait nous susciter la pratique de nos devoirs religieux.

2° *Bientôt l'étoile réapparaît.* — *a)* C'est la réponse de Dieu à la fidélité des Mages au temps de l'épreuve.

b) Ainsi Dieu récompense et réconforte ceux qui, au lieu de se laisser aller au découragement, ont employé les moyens recommandés par la raison et par la foi pour y voir clair, en particulier le recours à un sage directeur de conscience.

3° *L'étoile s'arrête au-dessus de l'étable.* — *a)* Est-ce donc là l'aboutissement de tant de fatigues ? Une étable, un petit enfant, de pauvres gens, est-ce là ce que ces hauts personnages sont venus chercher ? Les Mages ne sont pas déconcertés.

b) Ce que Jésus nous apporte, c'est l'humilité, le renoncement au faste, aux plaisirs, aux honneurs.

Ne dédaignons pas ces vertus cachées. Elles sont les fondements solides de toute vraie piété.

— Les Mages nous enseignent à comprendre le royaume de Dieu, dont la notion heurte les idées du monde, mais qui « n'est pas de ce monde. »

XIII

6 janvier

LES MAGES A LA CRÈCHE

Les Mages se prosternent devant Jésus, l'adorent et lui offrent des présents.

1° *Les marques extérieures de respect. — a)* Ces hommes qui sont de grands personnages dans leur pays, ne craignent pas de témoigner extérieurement leur respect à cet enfant pauvre, parce qu'en lui ils reconnaissent le Sauveur du monde.

b) Que d'hommes hésitent à donner à Dieu les marques extérieures de respect ! Ils craignent de faire une génuflexion, un signe de croix, de se mettre à genoux, de saluer une croix ou une église. Pensent-ils se grandir par cette pusillanimité ? Ne les imitons pas ; accomplissons sans ostentation, mais sans respect humain, les gestes de politesse et de respect que l'usage et la liturgie nous demandent.

2° *Les sentiments du cœur. — a)* L'adoration, faite d'humilité et de soumission, accompagne chez les Mages les marques extérieures de respect. L'adoration n'est due qu'à Dieu, mais elle s'impose à toute créature intelligente.

b) Sans les sentiments du cœur, les marques extérieures de respect ne sont qu'une vaine hypocrisie ou tout au plus des gestes dépourvus de signification. Ayons soin d'accompagner chacun de nos gestes de piété d'un sentiment du cœur qui lui donne son sens : avec une génuflexion, un acte d'adoration ; avec un signe de croix, un acte de foi ; avec le baiser donné à la croix ou à une image pieuse, comme c'est le cas à l'offrande, un acte d'amour.

3° *Notre offrande à Dieu. — a)* Les Mages offrent à Jésus ce qu'ils ont de plus précieux : de l'or, de l'encens, de la myrrhe.

b) Nous pouvons offrir à Dieu une aumône prise sur nos biens matériels ; on nous la demande pour l'entretien du culte et du clergé et pour les diverses œuvres. Nous pouvons offrir un peu de notre temps, en travaillant à la décoration des églises, à la confection ou à la réparation d'objets du culte, à la collaboration aux œuvres paroissiales. Mais offrons surtout à Jésus des actes de vertu. Toutes nos actions peuvent être matière à offrande, grâce à la direction de notre intention. Ayons à cœur de n'offrir, comme les Mages, que des objets de valeur.

— N'imitons pas l'intendant imprévoyant et paresseux qui a enfoui les talents reçus ; mais utilisons pour la gloire de Dieu ceux qu'il nous a confiés.

XIV

7 janvier

LE RETOUR DES MAGES DANS LEUR PAYS

Ayant été avertis en songe de ne point aller retrouver Hérode, les Mages retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

1° *L'avertissement de Dieu. — a)* Les hommes peuvent comploter la perte de Jésus, il ne mourra que quand son heure, c'est-à-dire l'heure choisie par lui d'accord avec son Père, sera venue.

b) La Providence dirige ceux qui se confient à elle. Pas un cheveu ne tombe de leur tête sans sa permission. C'est un motif de grande confiance. Avons-nous cette confiance en la divine Providence ?

2° *Les Mages sont avertis en songe. — a)* C'est déjà par un songe que Joseph a été tranquillisé au moment où il s'aperçut que Marie avait conçu un fils. Dieu emploie les moyens qu'il juge bons et qui déroutent parfois notre courte sagesse.

b) Nous avons pu faire nous-mêmes l'expérience de ces interventions de la Providence dans des circonstances et par des moyens que nous étions loin de prévoir. Dieu veut marquer ainsi davantage sa sollicitude à notre égard. Soyons-lui reconnaissants.

3° *Les Mages repartent par un autre chemin. — a)* Dociles aux inspirations d'en-haut, ils acceptent les inconvénients d'un retour par un chemin inconnu, peut-être plus long et moins pratique.

b) L'obéissance aux inspirations de la grâce est le seul moyen d'éviter les occasions dangereuses. Dieu nous impose parfois une gêne pour nous détourner d'une occasion de péché. Acceptons volontiers ce qui nous paraît un contre-temps et qui doit tourner à notre plus grand bien.

— Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. S'il nous en coûte quelque chose sur le moment, nous serons récompensés de notre docilité à la grâce.

XV

8 janvier

LA PURIFICATION DE MARIE

Le jour où Marie devait se purifier étant arrivé, elle se rendit avec Joseph et l'Enfant à Jérusalem.

1° *Marie se soumet à la loi. — a)* La conception virginale de Jésus dispensait la Sainte Vierge de se soumettre à la loi commune. Elle se conforme cependant à la pratique des femmes pieuses pour éviter tout scandale, car on ne savait pas à Nazareth qu'elle avait donné naissance à l'Enfant-Dieu.

b) La charité demande parfois que nous fassions ce qui ne nous est pas commandé en toute rigueur ou que nous nous abstenions de ce que nous pourrions nous permettre, cela pour éviter une mauvaise interprétation de notre attitude et un scandale.

2° *Marie imite Jésus. — a)* Jésus s'était soumis à la loi de la circoncision, Marie se soumet à celle de la purification.

b) L'imitation de Jésus est le principe de notre sanctification ; nous n'avons de salut qu'en lui : dans les grâces qu'il nous a méritées et dans l'imitation de ses sentiments et de ses vertus. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu... Quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

3° *Marie pratique une œuvre de surérogation. — a)* Le saint ne se contente pas de pratiquer les commandements ; il y ajoute les conseils. Marie, la plus sainte des créatures, a tracé la voie à tous ceux qui veulent se sanctifier.

b) C'est être trop regardant avec le bon Dieu que de s'arrêter à ce qui est strictement commandé. La générosité de l'âme fidèle appelle la générosité de Dieu.